

**Zeitschrift:** Annales fribourgeoises  
**Herausgeber:** Société d'histoire du canton de Fribourg  
**Band:** 72 (2010)

**Buchbesprechung:** Notes de lecture

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

**Download PDF:** 02.04.2025

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

# CHARLES JOURNET ENTRE DEUX GUERRES

Jacques Rime, *Charles Journet. Vocation et jeunesse d'un théologien*, Studia Friburgensia 108, Fribourg: Academic Press 2010 (530 p.)

On imagine que Charles Journet (1891-1975), un homme pétri de modestie qui finit contre son gré couvert de pourpre, jugerait avec un peu d'ironie la fortune éditoriale qu'il connaît *post mortem*: œuvres complètes et correspondance (avec Jacques Maritain, six gros volumes), amplifiées par un foisonnement d'études et travaux qui n'est pas près de se réduire, en histoire comme, bien sûr, en théologie. Rien qu'à l'université de Fribourg, une thèse a été soutenue encore l'an dernier, une autre est en cours. Voici donc publiée celle de Jacques Rime, soutenue en 2006. Familièrement dit: attention, c'est du lourd – et je ne parle pas de la pagination, somme toute raisonnable.

Car l'enquête minutieuse et rigoureuse de l'abbé Rime fait revivre tout un pays, toute une époque. L'entre-deux-guerres en Suisse a fait l'objet d'une synthèse devenue classique<sup>1</sup>, et d'un panorama quasi exhaustif d'histoire culturelle, accompagnant plusieurs expositions, pour la partie romande.<sup>2</sup> Un essai d'histoire intellectuelle et religieuse englobant la France, la Belgique et la Suisse a montré l'émergence, dans la décennie 1920, d'un type d'intellectuel catholique se réclamant à la fois du thomisme et du maurrassisme, où Journet tient sa place.<sup>3</sup> Ici, la personne et l'action du futur cardinal servent de fil conducteur. A le suivre, quel paysage voit-on se dessiner?

Côté catholique, il est dominé par Mgr Marius Besson, évêque (1920-1945) d'un diocèse aimanté par deux pôles. Fribourg, au catholicisme historiquement massif, est le siège de la juridiction; dès 1924 Journet y trouve, comme professeur au Séminaire, le cadre et le temps de travail nécessaires à sa production intellectuelle. Mais le jeune théologien s'y rend un peu à contre-cœur, car il garde ses attaches à Genève, où il est né, où la vie de l'esprit est plus animée, où il s'est aussi créé un cercle d'amis et – déjà – de disciples. Genève est surtout l'enjeu stratégique, ou le point sensible, des tensions confessionnelles du temps. Les catholiques y bénéficient d'une démographie favorable. Ils se montrent conquérants,

<sup>1</sup> Roland RUFFIEUX, *La Suisse de l'entre-deux-guerres*, Lausanne 1974. L'auteur signale l'isolement de Journet, durant la guerre d'Espagne, dans une Eglise et une opinion catholiques résolument acquises au franquisme (p. 350).

<sup>2</sup> COLLECTIF, 19-39. *La Suisse romande entre les deux guerres*, Lausanne 1986. A relever, dans le chapitre consacré à l'art religieux, la contribution d'Edith CAREY sur l'action de *Nova et Vetera* (pp. 92-94).

<sup>3</sup> Philippe CHENAUX, *Entre Maurras et Maritain*, Paris 1999. L'auteur consacre un chapitre à la revue *Nova et vetera* (pp. 124-132).

car ils profitent de la laïcité de l'Etat, qui a privé la concurrence (protestants et vieux-catholiques) de son meilleur soutien. Face au siège épiscopal, ils ont parfois quelque peine à oublier que leur Vicariat général, avant 1925, était pratiquement autonome; et le titulaire du poste entre 1918 et 1928, le chanoine Eugène Petite, s'imagine encore traiter de puissance à puissance avec Mgr Besson pour ce qui touche à "son" clergé. Sur le plan spirituel, la Suisse romande est polarisée par un monastère fribourgeois, la Valsainte, et une abbaye valaisanne, Saint-Maurice, grâce au rayonnement exceptionnel de personnalités au long règne, dom Florent Miège (1909-1931) et l'abbé-évêque Joseph Mariétan (1914-1931). L'attachement de Journet à la Valsainte, où il fait retraite régulièrement dès 1919, ne se démentira pas, jusqu'à sa mort; il y est enterré. Sur le plan culturel, la Romandie catholique est animée par un double mouvement: le renouveau thomiste et l'art religieux moderne que théorise et pratique la Société de Saint-Luc. Les deux phénomènes sont corrélés, ce qui n'est pas un hasard; le philosophe Jacques Maritain, figure de proue du néo-thomisme, a publié *Art et scolastique* en 1920. Et Journet défend les artistes du groupe Saint-Luc, autant qu'il le peut, dans la revue *Nova et vetera*, qu'il fonde en 1926 et qui – avec une œuvre théologique maîtresse: *L'Eglise du Verbe incarné* – sera la grande affaire de sa vie.

Au total, donc, un état des lieux prometteur, et même flatteur par endroits. Mais le futur cardinal, certes tôt reconnu comme théologien et cité en référence par les meilleurs spécialistes, ne planait pas en majesté sur le paysage. L'époque n'avait rien d'œcuménique. Les rapports entre confessions étaient ouvertement compétitifs, sinon conflictuels, ce que les théologiens des deux bords, à quelques exceptions près, assumaient sans états d'âme. On exhibait les convertis comme des trophées pris à l'ennemi. Rhétorique et vocabulaire fuyaient la nuance; pour condamner les «erreurs», forcément «mortelles» ou «suicidaires», des «hérétiques» ou des «dissidents», les polémistes ne mettaient que des gants... de boxe. Journet le premier: outre l'esprit du temps et la culture genevoise du verbe qui claque, il faut faire la part, chez cet homme fluët, d'une personnalité foncièrement combative, en qui le polémiste cohabitait fort bien avec le mystique ou le poète. Le cardinal n'a jamais renié ses écrits de jeunesse anti-protestants, admettant juste avoir manqué de charité.

Mais il eut à ferrailer, aussi, dans son propre camp. Jacques Rime a souci de décrire pas à pas l'évolution des rapports du jeune professeur (ou

Directeur, pour parler comme au Séminaire) avec son évêque. Mgr Besson, d'une rondeur bien vaudoise, n'était certes pas plus tourné que Journet vers le mouvement œcuménique, et tous deux ont dû se réjouir de le voir condamné par Pie XI en 1928. Le prélat était conscient que tout point marqué par son camp était bon à prendre dans la polémique avec les protestants. Mais il avait horreur des vagues, et s'employait à montrer au-dehors un visage irénique, d'où quelques froncements de sourcils quand le théologien bataillait trop durement pour son goût. Reste que pour l'essentiel, en matière religieuse, Journet savait pouvoir compter sur l'appui, même tacite, de son évêque. Il en reçut, à l'occasion, des témoignages clairs.

En revanche, dans la querelle du nouvel art sacré promu par *Nova et vetera*, l'évêque fit plus rudement sentir au théologien le poids de son autorité, au point de décourager par moments celui-ci. L'affaire de la fresque "trinitaire" de Gino Severini à l'église de Semsales, saluée par Journet, condamnée par Rome mais discrètement défendue par Mgr Besson, montre cependant que leur affrontement dans ce domaine n'avait rien, ou pas grand chose, de radical. Il en allait autrement, comme on sait, sur le plan de la morale politique. Le compagnonnage intellectuel de Journet avec Maritain ayant ouvert les yeux du premier sur la nature totalitaire des dictatures et l'imposture du franquisme qui se présentait comme une croisade, le théologien et le prélat furent en conflit ouvert dès 1936.

La suite est connue. Après la Seconde guerre mondiale, le prestige moral de Journet et son autorité quant aux «exigences chrétiennes en politique» lui feront, dans le public, une stature de démocrate non imméritée, mais assez inattendue au vu des positions du jeune abbé. Au fond, l'expression «entre deux guerres» ne fait pas que délimiter l'espace chronologique où se déploient les premières activités du futur cardinal, elle définit assez bien le double front de son premier combat: contre le modernisme, contre le protestantisme (ou l'œcuménisme à l'abri duquel les réformés semblaient avancer leurs pions). Il ne s'agit, en fait, que d'une même guerre, contre deux aspects ou deux avatars du libéralisme. On comprend alors à quel point cet homme s'accordait bien à une époque où les catholiques, épris comme lui d'ordre et d'autorité, avaient le vent en poupe dans les cantons romands.

Jean Steinauer

## LE FROID DE L'HIVER

Sylvie Couchepin, *La correspondance de Gonzague de Reynold et de Bernard Faÿ*, mémoire de master, université de Fribourg 2009 (194 + 158 p.)

La parution, fin 2009, d'une biographie de Bernard Faÿ<sup>1</sup> centrée sur les années 1940 a suscité à Fribourg un intérêt bien compréhensible. Faÿ, personnage en vue de l'intelligentsia pétainiste et persécuteur officiel de la franc-maçonnerie dans la France occupée, ce pour quoi il fut condamné après la guerre aux travaux forcés, réussit à s'évader, à gagner la Suisse et à s'établir dans notre canton en 1951. Grâce à la protection de Gonzague de Reynold? Son biographe le donne à supposer, en notant que les deux hommes ont pu se connaître en Allemagne, au mois de mars 1937, dans le cadre de l'Académie du droit des nations, un organisme évidemment sous influence nazie. L'auteur n'en dit pas davantage, mais son livre incite l'amateur d'histoire à lire la correspondance Faÿ-Reynold, éditée et commentée par Sylvie Couchepin dans un mémoire universitaire soutenu quelques semaines avant la publication de l'ouvrage français.

Cet échange de lettres commence à l'été 1937, s'interrompt en 1940, et reprend avec l'arrivée de Faÿ en Suisse. Il prend fin avec la mort de Reynold, en 1970. Que nous apprend-il des épistoliers, et du cadre fribourgeois où se fait leur commerce?

Pas grand chose, certes, sur le plan politique ou idéologique. On connaît assez bien les événements de la guerre et de l'après-guerre. L'énigme biographique de Faÿ, son passage d'un univers intellectuel éclairé à de sombres délires réactionnaires, est maintenant élucidée autant que faire se peut. Quant à la trajectoire de Reynold, minutieusement analysée<sup>2</sup>, elle ne laisse pas davantage place au doute: le Fribourgeois, en dépit de ses imprudences et de ses emballements, n'a jamais été fasciste ou nazi. Le principal intérêt de cette correspondance est à situer, dès lors, sur le plan humain et sur le plan social. On peut la lire comme une histoire d'amitié douce-amère entre deux intellectuels épris d'action, mais que les soubresauts de l'époque ont laissés de côté. On peut y chercher aussi des aperçus, distrayants ou instructifs, sur quelques cercles dirigeants ou ci-devant dirigeants de la société fribourgeoise, et sur la sociabilité qu'on y pratiquait.

<sup>1</sup> Antoine COMPAGNON, *Le cas Bernard Faÿ. Du Collège de France à l'indignité nationale*, Paris 2009.

<sup>2</sup> Aram MATTIOLI, *Gonzague de Reynold, idéologue d'une Suisse autoritaire*. Fribourg, Ed. universitaires 1997 (XIV + 330 p.).

Volontaire ou non, l'humour n'est pas absent de la relation entre les deux hommes, qui consacrent beaucoup d'énergie à rater leurs rendez-vous. On songe par moments à Buñuel, tant «le charme discret de la bourgeoisie» imprègne ces manœuvres, qu'on dirait condamnées à l'échec par un scénariste malicieux. Chez ces gens-là, Monsieur, on s'écrit pour dire qu'on devrait bien se voir, puis pour fixer une date, puis pour se décommander avec excuses, ou pour s'excuser d'avoir posé un lapin. On a le téléphone, certes, mais il serait grossier de l'utiliser pour autre chose que confirmer les termes d'un billet: «Oui, je viendrai pour le thé.» Faÿ, qui vit seul dans la capitale – à la Villa Saint-Jean, puis à la Grand-Rue – invite Reynold à l'heure du goûter, mais s'invite chez le châtelain de Cressier à l'heure des repas, en compagnie des amis qui l'ont voituré; et si possible il reste pour le week-end. Il y a du pique-assiette chez ce réfugié haut-de-gamme.

Quelles sont les relations mises en jeu par nos deux hommes? Au fil du temps, et grâce à la judicieuse périodisation opérée par Sylvie Couchepin, se détachent plusieurs cercles. Le premier présente une touche aristocratique prononcée: on y croise, forcément, la nombreuse parentèle des Reynold, c'est-à-dire pratiquement tout le patriciat local. Voici le baron Louis de Chollet et sa seconde femme, née Roselyne de Monléon. Voici Rodolphe de Castella, érudit sauvage et châtelain de Wallenried. Voici Fred de Diesbach, dont l'humeur sombre et dépressive inquiète les deux amis («Il lui faudrait une femme», note Bernard Faÿ, qui s'en passait très bien lui-même). Et l'abbé Jacques de Boccard, et le banquier Philippe de Weck... La présence française s'incarne dans un petit milieu à la fois intellectuel et mondain, sorte d'antenne du Vichy-sur-Léman qui réunit, de Lausanne à Vevey, quelques noms illustres, de Paul Morand à Jean Jardin. Ce milieu français de Fribourg a ses bastions (la Villa Saint-Jean des Marianistes, dirigée par le P. de Miscault, en est un), il s'exprime dans la presse régionale (*Le Fribourgeois*), mais il doit se méfier des compatriotes gaullistes ou progressistes en embuscade à l'université, comme Pierre-Henri Simon, ou à l'ambassade de Berne (Henri Guillemin, attaché culturel). Dans un dernier cercle évoluent, à partir de 1963, quelques notables figures du traditionalisme religieux dans le canton, car nos épistoliers militent contre la réforme liturgique de Vatican II. Ni Gonzague de Reynold, quoi qu'il en ait, ni ses amis locaux ne suivront pourtant Bernard Faÿ dans une opposition foncière à Rome, sous l'égide de Mgr Lefebvre. Voici donc le journaliste et

politicien Pierre Barras, le prévôt de Saint-Nicolas Paul von der Weid, le conseiller d'Etat Georges Ducotterd et le Père abbé de Hauterive, le chanoine de Notre-Dame John Rast et le publicitaire Eric Thilo... Un véritable trombinoscope.

Mais aussi, que d'envolées géopolitiques, dans cette correspondance! On constate avec une sombre satisfaction que le monde va mal, en général. On espère que le président Eisenhower pourra faire quelque chose, on désespère de ce de Gaulle qui brade l'Algérie. On célèbre la vigueur de Franco, la vertu de Salazar. Les lettres des deux hommes retombent cependant avec régularité sur le sujet qui les intéresse le plus: eux-mêmes. Il y a là des choses ridicules, comme les assauts de flatterie – flagornerie, osons le mot – livrés par Faÿ pour séduire Reynold en lui donnant du Très Cher, Très Grand, Très Noble et Très Illustre Maître et Ami, en l'assurant de son Admirative et Fidèle Amitié, toutes majuscules à l'appui. Le Fribourgeois, qui ne tombe pas dans de tels excès, paraît néanmoins s'en accommoder assez bien; il a toujours eu bonne opinion de lui-même, n'a jamais dédaigné l'encens, et justement dans ces années 1950 il traverse une période ingrate: le fayotage dithyrambique de son correspondant a peut-être quelque chose de consolant. Par ailleurs, les bulletins de santé qu'échangent ces deux intellectuels égotants sont d'une involontaire drôlerie: c'est à qui se plaindra le plus fort de ses rhumes, bronchites, sinusites et rhumatismes, alignera le plus de jours de fièvre et de nuits d'insomnie, donnera la meilleure adresse de docteur ou l'auto-diagnostic le plus fin: «Je suis redescendu un peu précipitamment pour mes nerfs de 1500 à 600 mètres, après vingt-quatre jours de cure et vingt-sept jours de régime», note Reynold.

D'autres missives sont touchantes, quelques-uns poignantes; avec le temps, et l'âge, les deux amis laissent tomber les postures et les masques. Il y a toujours des causes pour lesquelles on se doit de lutter, mais le froid de l'hiver gagne les corps et les esprits. Reynold encore: «Je suis fatigué et surtout découragé. Quand je me trouve dans cet état-là, je fais comme les chiens malades: je me terre dans un trou.» Et dans la solitude finale ceci, qui suffit à conclure: «Une fois de plus, j'éprouve que de tous mes amis, vous êtes celui dont le cœur est le plus proche du mien.» Ces deux-là se sont vraiment aimés, et le reste soudain paraît avoir moins d'importance.

J. St.

# BERTHOLD EST ARRIVÉ

Hans-Joachim Schmidt (éd.), *Stadtgründung und Stadtplanung – Freiburg im Mittelalter / Fondation et planification urbaine – Fribourg au Moyen Age*, Vienne: Lit 2010 (336 p.).

Tout vient à point à qui sait attendre: voici publiés les Actes du colloque sur la fondation de Fribourg organisé voici trois ans pour le 850<sup>e</sup> anniversaire de la ville. Le livre est hardiment bilingue: neuf chapitres en allemand, cinq en français, aucun n'étant suivi d'un résumé dans l'autre langue. Soit quatorze contributions de chercheurs sur lesquels l'ouvrage ne donne hélas aucune indication – mais le lecteur fribourgeois y trouvera quelques noms familiers. Quelques images canoniques, aussi: les fontaines sculptées, la nef de Saint-Nicolas, les vues cavalières de Sickinger et Martini. On ne s'offusquera pas de la qualité, très inégale, d'une iconographie purement illustrative, car un tel ouvrage est éphémère, ou provisoire, par nature; un colloque fixe l'image de recherches en cours, il montre l'état d'un chantier. En l'espèce, l'histoire des villes au Moyen Age et les débuts de Fribourg.

«Qui a bâti Thèbes aux sept portes?», demandait ironiquement Brecht, apportant une réponse bien marxiste: une foule d'esclaves et maçons anonymes, non pas un monarque légendaire. Contrairement au dramaturge, les chercheurs d'aujourd'hui réhabilitent le geste souverain du héros fondateur de villes, tel Berthold IV de Zaehringen dans le cas de Fribourg. Hans-Joachim Schmidt, sachant bien que les mythes sont déconsidérés par la corporation historique, assure néanmoins qu'il faut prendre au sérieux ce que les contemporains avaient reconnu dans la fondation d'une ville: un acte créateur, une radicale innovation dans le paysage, dans l'économie régionale et dans les modes de vie. La culture et l'imaginaire suivraient: l'emblématique (sceaux, armoiries), la religion (saints protecteurs, liturgies locales), les chroniques et les images peintes ou sculptées, tout allait concourir à l'affirmation d'une «conscience de soi urbaine» ancrée dans la mémoire du geste fondateur.

Cette conscience communale, relève Bernard Andenmatten, «se manifeste très modestement et bien tardivement» dans les agglomérations savoyardes du Plateau, en comparaison avec Fribourg ou Berne. C'est que les Savoie, autant que possible, ont pris le contrôle de localités existantes plutôt que



procédé à des créations *ex nihilo*; et qu'ils étaient plus soucieux d'assurer leur pouvoir administratif et militaire sur le pays que de munir les habitants de franchises et libertés, comme faisaient les Zaehringen en faveur des colons appelés à s'installer dans leurs fondations. Il fallait bien stimuler, chez ces pionniers, l'aspiration «à un peu plus qu'un toit pour s'abriter et qu'au pain quotidien pour eux et leurs enfants», comme l'écrit François Guex.

Tenant le portrait de Berthold IV en héros fondateur, cet auteur se livre, non sans brio, à un exercice difficile – car les sources directes sont fort maigres – en exploitant le contexte géo-historique. Soit un site inhabité (les archéologues n'y ont pas trouvé trace d'un peuplement antérieur à la fondation urbaine), mais dans une région cultivée «depuis la nuit des temps» et promise au progrès agricole et marchand par la présence, non loin, d'une abbaye de moines défricheurs; le duc lui-même «avait pu se rendre compte de l'activité des Cisterciens de Hauterive». Ce chef militaire expérimenté, qui savait prendre une citadelle, était bien capable aussi d'imaginer le système défensif d'une ville nouvelle, en profitant de la topographie. Il avait fait campagne aux côtés de l'empereur Frédéric I<sup>er</sup> Barberousse en Italie, découvrant là-bas «différentes formes d'organisation communale qui tranchaient avec les coutumes féodales et leurs liens vassaliques personnels». Apparemment polyglotte, maîtrisant divers parlers romans et probablement le francoprovençal en usage par ici, le Zaehringen pouvait nouer des relations directes avec les seigneurs locaux. Il prit soin de ménager le plus puissant d'entre eux, le comte-évêque de Lausanne, un Cistercien originaire du Dauphiné passé dans l'histoire sous le nom de saint Amédée.

L'agglomération créée de toutes pièces sur l'éperon du Bourg se dota très rapidement de tout qui faisait une vraie ville, au Moyen Age, dans l'ordre matériel (le bâti, l'urbanisme), social (le pouvoir bourgeois), religieux (une église paroissiale) et culturel (une mémoire, des images). Il existe un type de ville zaehringienne, bien étudié depuis longtemps.<sup>1</sup> Grâce à l'ouvrage publié par Hans-Joachim Schmidt, qui s'inscrit tout naturellement dans une démarche comparatiste, on peut maintenant faire le point des connaissances sur ce phénomène en profitant des acquis les plus récents de l'histoire, de l'archéologie et de l'histoire de l'art.

1 Voir par exemple  
Françoise DIVORNE,  
*Berne et les villes fondées  
par les ducs de Zaehringen  
au XII<sup>e</sup> siècle*,  
Bruxelles 1991.

# LA FABRIQUE DU PASSÉ

Christophe Mauron (éd.), *Le Musée gruérien*, Cahiers du Musée gruérien n° 7, Bulle: Société des Amis du Musée gruérien 2010 (248 p., ill.)

Le Musée gruérien a entrepris de renouveler son exposition permanente, dont la structure n'a guère évolué depuis trente ans. La muséographie entre-temps a changé dans ses conceptions, ses méthodes et ses moyens; l'environnement du musée aussi (Bulle avant l'autoroute: un gros bourg), de même que son rôle identitaire et sa fonction d'animation culturelle. C'était l'occasion de «mettre un peu d'ordre dans ses affaires et dans ses idées», pour parler comme la directrice. Flanquée de ses deux conservateurs, avec le concours d'une quinzaine d'historiens de la région, Isabelle Raboud-Schüle a donc lancé une vaste enquête sur le passé de l'institution. Le résultat impressionne par la diversité des approches, la richesse de l'iconographie, l'abondance de l'information et même le nombre des révélations.

Ce volume aide surtout à réfléchir de manière concrète sur la nature et l'utilité sociale d'un musée – qu'il soit de taille mini, maxi ou midi comme celui de Bulle, qui selon une estimation faite en 2004 possède plus de 16 000 objets et œuvres d'art, un million de négatifs et des milliers de photographies. La base de données informatisée, créée dans la foulée, référençait déjà l'an dernier 3100 estampes, 800 œuvres d'art visuel, 9000 objets, 800 documents et un choix de 14 500 photographies. Voilà pour le socle. Un musée, c'est d'abord une collection, et le travail primordial du musée consiste à la conserver (l'entretenir), l'étudier, la faire connaître et l'augmenter. Tout le reste, qui a son importance, vient en sus.

Il arrive cependant que les activités secondaires d'un musée se développent au détriment de son activité primordiale, qui est d'ordre scientifique. L'histoire de l'institution bulloise en offre l'exemple. Au départ la collection léguée, en même temps qu'une jolie fortune, par Victor Tissot (1845-1917) relevait d'un genre ancien, le cabinet de curiosités où s'entassaient œuvres d'art, objets exotiques, antiquités et souvenirs de voyage. Dans cet esprit le premier conservateur du musée entreprit de l'accroître par une politique d'achats parfois éclairés, mais sans cohérence. Ce Paul Aebischer, ami et peut-être collaborateur du

Au sommaire,  
des articles de:  
Isabelle Raboud-Schüle  
Christophe Mauron  
Denis Buchs  
Danielle Buysens  
(Genève)  
Thomas Antonietti (Sion)  
Anne Philipona  
Romanens  
Serge Rossier  
Alain Bosson  
Patrick Rudaz  
Pierre-Philippe Bugnard  
François Rime  
Sébastien Julian  
Patrice Borcard  
Carmen Buchillier  
Michelle Guigoz  
Jean-Pierre Uldry  
François Blanc  
Alexandre Dafflon

mécène qui lui avait garanti le poste par testament, était un Fribourgeois de Paris connu sous divers pseudonymes, dont celui de Henry Flamans. Pour le recadrer, puis le contrer, la ville de Bulle s'appuya sur l'autorité du professeur Hans Lehmann, directeur du Musée national suisse, qui expertisa les pièces de la collection. Ce premier effort pour donner à l'institution un profil scientifique ne fut pas suivi.

Car le règne personnel des conservateurs Henri Naef puis Henri Gremaud, qui court de 1923 à 1973, a fait en quelque sorte dévier l'institution vers l'animation culturelle et la promotion d'une identité régionale passéiste. Sur un mode plus idéologique chez Naef, plus sentimental chez Gremaud, le musée propose alors l'image d'une Gruyère patriarcale et pastorale, artisanale et traditionaliste; il anime force associations censées la faire revivre à travers le folklore, le chant et la musique, le théâtre et le patois, sans oublier la sauvegarde du patrimoine. Cet «activisme culturel», dans lequel on a pu voir un second âge du gruérianisme inventé au cap du XX<sup>e</sup> siècle, répondait assurément aux requêtes du *Zeitgeist*: dans les années 1930, l'aspiration à une société plus unanimiste et soumise à l'autorité, après-guerre la nostalgie d'un monde rural immuable.

Avec l'arrivée du conservateur-adjoint Denis Buchs et le projet de construction du Cabalet, l'institution renoue dans la décennie 1970 avec les pratiques muséales de base et le souci de la collection. On lance un premier inventaire, on adopte une muséographie sélective, qui distingue l'exposition permanente et les réserves au lieu d'accabler le visiteur sous l'accumulation des pièces, on constitue la collection en objet d'étude. Il y a là, comme en germe, tout le travail scientifique déployé par l'équipe actuelle pour donner de solides assises à la nouvelle exposition permanente. On ne fabrique plus du passé pour s'attendrir en le contemplant, ou en le mimant: on interroge ce qui fut, et ce qui est. Mais la structure externe n'a jamais été négligée: couplé à une bibliothèque elle-même en expansion, le musée est resté un lieu de rencontre et un foyer d'initiatives. Il s'est ouvert à l'environnement industriel et commercial d'une région en plein boom (le Musée a son stand au Comptoir gruérien), aux artistes contemporains (expositions temporaires) et aux historiens du cru – c'est l'aventure des *Cahiers*, une revue d'histoire régionale accueillante aux courants de la recherche moderne, qui peut fêter avec ce volume une septième réussite.

J. St.

# LA MÈRE DES BATAILLES

Pierre Streit, Morat (1476). *L'indépendance des cantons suisses*, Paris: Economica, 2009 (96 p., ill.)

Pourquoi la bataille de Morat est-elle devenue la plus célèbre de l'histoire suisse? Cela s'explique d'abord par l'abondance du matériel documentaire qu'elle a laissé. Nos musées regorgent d'objets récoltés sur le terrain du combat. Le tableau de Heinrich Bichler commandé par Fribourg en 1480 (disparu, mais non sans descendance) comme les chroniques illustrées des Schilling à Berne et Lucerne, ou les mémoires de Commynes en France, de même que la correspondance des ambassadeurs milanais, sont autant d'images et de récits contemporains de l'événement, ou transmis par des témoins directs. Car ce fait militaire frappa les esprits. Il impressionna par l'ampleur des forces en présence, l'intensité de la panique emportant le camp bourguignon, la férocité du massacre opéré par les Suisses et la richesse de leur butin.

L'importance des implications et l'étendue des conséquences politico-diplomatiques de la bataille ont fait le reste. Car on peut les saisir à n'importe quelle échelle: régionale, "nationale" ou européenne, on fera toujours de Morat 1476 une date repère – pour la fin programmée de l'influence savoyarde entre Léman et Sarine, pour la prépondérance des villes dans la Confédération des VIII cantons, pour l'affirmation de l'Etat royal en France ou pour l'effacement définitif du rêve lotharingien. C'est dire que le dossier, inlassablement repris par les chercheurs et les érudits, s'est enrichi au fil des siècles d'un légendaire, d'un imaginaire et d'un culte mémoriel très denses, pour ne pas dire encombrants. Morat, la mère de toutes nos batailles...

L'approche strictement historique – j'allais écrire: technique – proposée par Pierre Streit fait donc, en quelque sorte, retour aux fondamentaux. Mais elle obéit aux canons de l'histoire militaire moderne, qui se préoccupe de l'homme du rang comme du commandant en chef, tient grand compte de données sociales ou culturelles et ose reconnaître la part du hasard, voire du chaos, dans le déroulement des opérations. L'auteur note ainsi que des facteurs peu contrôlables, la météo, diverses circonstances imprévues, ont concouru au résultat paradoxal de la bataille: «Le système le plus moderne et le plus avancé techniquement

(armes et bouches à feu) a succombé sous les coups d'un système plus ancien».

Et Streit ne restreint pas son champ de vision à ce que délimite la visière d'un casque. On appréciera ses brèves descriptions des acteurs en lice, de leur organisation politico-militaire, de leurs leaders. Il met en rapport des événements trop longtemps cloisonnés par une pratique bêtement cantonaliste de l'histoire, en relevant par exemple l'importance de ce qui se joue dans le Bas-Valais et le Chablais un an avant Morat – des affrontements avec la Savoie «qui sont largement le fait, rappelle-t-il au passage, des hommes de Fribourg et du comté de Gruyère».

On regrettera bien sûr que ce petit ouvrage clair et bien construit ne fasse jamais appel aux sources primaires; le rapport qu'un ambassadeur milanais a écrit le 25 juin 1476, trois jours après la bataille, a été publié en 1858, il est donné ici dans une version resucée par Max de Diesbach en 1914! On se consolera en appréciant la bibliographie, ample et bien articulée, ainsi que le dossier iconographique, très soigné.

J. St.

# SIÈGES VÉCUS, SIÈGE FANTASMÉ

Alain Chardonnens, *Fribourg pays assiégé. XV<sup>e</sup> au XIX<sup>e</sup> siècle*,  
Bière: Cabédita, 2009 (166 p.)

1798, 1802, 1847: trois fois en l'espace de cinquante ans une armée hostile s'est présentée sous les murs de Fribourg, et les trois fois la ville a capitulé après un symbolique échange de boulets de canon. Il faut dire que les murs dataient du Moyen Age, et qu'on les avait rafistolés ou complétés au moindre coût dans les années 1550-1650 alors même que l'art de la fortification se renouvelait de fond en comble. Personne, d'ailleurs, n'imaginait que ces remparts, belluards et tours-portes pussent avoir encore, à l'âge classique, une fonction militaire, non pas seulement douanière, policière ou psychologique. Les gouvernants le savaient si bien qu'ils s'abstinrent soigneusement d'engager Fribourg, aux XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles, dans les guerres confessionnelles dites de Villmergen.

1798, 1802, 1847: chacun de ces épisodes a suscité divers récits d'acteurs ou de témoins, contemporains ou différés, dont Alain Chardonnens donne une petite anthologie. Rien d'inédit, hélas, mais cette compilation est bienvenue même en l'absence d'information critique sur les sources. On apprend sans surprise que dans ces moments d'extrême danger le pouvoir dans la capitale était dangereusement flottant, quand encore il existait; et que l'action militaire se réduisait en général à une gesticulation, agrémentée d'une rhétorique fièrement belliqueuse: si Fribourg capitule tout de suite, les Fribourgeois ne se rendent jamais. Ou alors, c'est la mort dans l'âme et la rage au cœur: «Les uns pleuraient, d'autres brisaient leurs armes, beaucoup criaient à la trahison et rien ne pouvait modérer leur douleur», se souvient Jean de Schaller, colonel et conseiller d'Etat au temps du Sonderbund.

Trois fois prise en cinquante ans, certes, la cité n'avait jamais été assiégée depuis l'achèvement de ses fortifications médiévales; et jamais plus, après le Sonderbund, elle ne fut menacée de l'être. Pourtant, de la Contre-Réforme à la Restauration, et jusque dans le XX<sup>e</sup> siècle avec la République chrétienne, Fribourg développa une vraie culture obsidionale. C'est dans les têtes qu'on éleva des murailles modernes, ou plutôt qu'on transposa

le système de défense, tout ce qui se trouvait hors de ces murs invisibles étant réputé dangereux, malveillant ou hostile. L'action systématique des autorités fit intérioriser par les citoyens la situation géo-politique de la Ville-Etat, citadelle catholique enclavée dans les territoires protestants de Berne; puis du canton conservateur isolé dans la Suisse radicale. Les gouvernants pouvaient ainsi légitimer l'exigence d'une discipline de forteresse, et les gouvernés excuser leur impuissance, ou leur ignorance du monde. Chacun, en somme, y trouvait avantage.

On peut néanmoins se demander si, dans la durée de l'histoire, cet auto-enfermement n'a pas causé plus de dégâts, en définitive, que les quelques boulets tombés sur la ville au cours des trois sièges réels, mais rapides et tardifs, qu'elle a connu à l'âge des Révolutions. La question ne semble pas avoir effleuré Chardonnens, tout occupé à dénoncer «l'occultation» par les historiens fribourgeois des épisodes de 1798, 1802 et 1847.

J. St.

## LE MOYEN AGE EN V.O.

Chantal Ammann-Doubliez (éd.), *La "Première collection des lois" de Fribourg en Nuithonie*, index par Chantal Ammann-Doubliez, Yann Dahhaoui et Marianne Derron, Sources du droit du Canton de Fribourg, vol. 6, Bâle: Schwabe 2009 (XV + 567 p.)

La collection «Sources du droit suisse» (SDS) s'attache depuis plus d'un siècle à publier les sources juridiques provenant de tout le territoire suisse et composées du Moyen Age jusqu'à 1798. Les projets de recherche sont soutenus par le Fonds national suisse de la recherche scientifique et par de nombreuses institutions privées et publiques.

Les archives de l'Etat de Fribourg conservent trois recueils médiévaux, compilés aux XIV<sup>e</sup> et XV<sup>e</sup> siècles, contenant les plus anciennes lois de la communauté fribourgeoise. La présente publication, confiée à Chantal Ammann-Doubliez, propose l'édition complète du premier des deux volumes de la «Première collection des lois» de la ville de Fribourg (AEF Législation 5a), unique témoin romand d'une compilation d'ordonnances commencée déjà au XIV<sup>e</sup> siècle. Les 647 ordonnances contenues dans le volume, qui couvrent plus d'un siècle d'activité législative (1363–1466), sont rédigées, dans leur grande majorité, en *scripta* fribourgeoise – une langue de chancellerie fortement influencée par le parler franco-provençal – mais aussi en allemand, et plus rarement en latin. Outre la valeur historique de leur contenu, ces ordonnances sont donc des témoins linguistiques précieux; leur diversité et leur caractère concret leur confèrent un grand intérêt pour l'historien de la langue et le philologue. Le travail précis et méticuleux de Chantal Ammann-Doubliez rend désormais aisément accessibles ces ordonnances, qui constituent une base indispensable pour toute recherche d'histoire fribourgeoise touchant la période considérée. C'est, en effet, la réalité tout entière d'une communauté que renferment ces textes émanant des autorités de Fribourg. Il en ressort de nombreuses informations sur le contexte culturel de l'époque, l'état des mœurs et des mentalités, le fonctionnement de l'économie, l'organisation des pouvoirs publics et administratifs, l'exercice de la justice... L'édition, qui respecte la structuration de la source, complète les textes des ordonnances par de précieux renvois bibliographiques, permettant au chercheur de se lancer dans l'approfondissement du sujet



traité. Elle est de plus enrichie par un index de noms de personnes et de lieux; un index thématique fait fonction de glossaire. Ces outils rendent agréable l'exploration du texte, comme aussi le simple fait de le feuilleter. Le contenu du recueil, appelé au Moyen Age «Grand livre des ordonnances», est exceptionnel, on l'a déjà relevé, dans sa richesse et sa variété. Les autorités – avoyer, Conseil, Soixante et Deux Cents – et la communauté de Fribourg font preuve d'un authentique et constant souci de garantir le bon fonctionnement de la vie sociale, économique et politique de la ville.

Les ordonnances concernent principalement la police municipale et se préoccupent de réglementer les activités artisanales et les métiers urbains (drapiers, merciers, taverniers, épiciers, boulangers, bouchers, marchands de poisson, forgerons, tailleurs de pierre, etc.); de prévenir les dangers du feu et de le combattre; de garantir la moralité et l'ordre public (ordonnances sur le bordel, les jeux et les injures, sur les Juifs, les mendiants et les fauteurs de troubles); de légiférer, enfin, sur les questions militaires. L'administration politique de la ville était elle aussi bien réglementée; les fonctionnaires devaient respecter une organisation vouée à l'idéal de paix municipale. D'autres textes intéressent directement des particuliers en relation avec la ville; ils traitent de questions de justice et fixent contrats et quittances concernant ces particuliers et la communauté dans son ensemble.

L'ouvrage de Chantal Ammann-Doubliez a tout ce qu'il faut pour jouer un rôle déclencheur et fournir une pierre d'angle à plusieurs recherches scientifiques. Il faut saluer ce travail éditorial minutieux, dont la présentation typographique rend au surplus la consultation très agréable. Ainsi l'historiographie fribourgeoise désormais bénéficie d'un ouvrage très précieux pour le monde savant. Mais l'ouvrage est susceptible également d'éveiller l'intérêt de l'amateur d'histoire et du lecteur simplement curieux, car il rend accessibles des documents qui révèlent l'esprit et la mentalité d'une époque. Ce recueil est un véritable guide pour évoquer la vie quotidienne des deux derniers siècles du Moyen Age fribourgeois; il prodigue des trésors de renseignements sur la grande et la petite histoire fribourgeoise, sans aucunement censurer son humanité haute en couleur, vivace et parfois piquante.

Damiano Robbiani

# UN PAVÉ DANS LA MUSE

*Clio dans tous ses états. Recueil en hommage à Georges Andrey, Gollion / Pégny-Chambésy: Infolio / Ed. de Penthes, 2009 (821 p.)*

C'est le livre de tous les superlatifs. «*Bombastisch*», dirait-on en allemand: la contribution de plus de 60 auteurs, plus de 800 pages et des mensurations (20 x 15 x 7 centimètres) à faire pâlir Rocco Siffredi. Le tout pour un poids qui dépasse allégrement le kilogramme. C'est un beau et sympathique tribut rendu par ses pairs à l'historien fribourgeois, à l'occasion de ses 70 ans. Du beau monde a participé à l'aventure: on peut ainsi citer les professeurs et chercheurs de renom Francis Python, François Jequier, François Walter, Antoine Fleury, Daniel Bourgeois ou encore Philippe Henry. L'ouvrage a été verni le 7 novembre 2009 à Penthes, au Musée des Suisses dans le monde: «Ce jour a été le plus beau de ma vie. Cette publication est une sorte de jubilé. Elle couronne 50 ans de recherches historiques», explique non sans fierté Georges Andrey.

Que contient-elle exactement? Le concept est le suivant: chaque auteur a été invité à produire une contribution sur un thème original de son choix, avec l'objectif d'ouvrir un nouveau champ de recherche. Au final, le livre est un abondant *tutti frutti* d'hommages et d'articles scientifiques tous azimuts. «Avec plein de nouveautés exclusives et de contre-pieds aux idées reçues comme je les affectionne tant. En bref, c'est l'histoire qui met son nez partout, aussi bien à Fribourg qu'en Suisse», précise le récipiendaire.

On apprend entre autres que contrairement à sa mauvaise réputation, abondamment répandue dans les cantons romands, Fribourg était une ville plutôt propre au XV<sup>e</sup> siècle (Nicolas Morard), ou que la germanisation autour du lac de Morat était déjà à l'œuvre au XIII<sup>e</sup> (Peter Kopp). Denis Buchs raconte les tribulations gruériennes de «La Jaune», le fameux canon de la ville de Bulle balloté entre les XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles entre radicaux et conservateurs, au gré des changements politiques. Patrick Minder aborde un chapitre relativement méconnu de l'histoire suisse, celui des exhibitions de monstres et des «étranges étrangers» entre 1880 et 1939. Il le fait à travers l'exemple des «Villages nègres» présentés à Genève en 1896 et à Lausanne en 1925. Gonzague Reynold, le châtelain de Cressier, est revisité à l'aune de ses amitiés tumultueuses avec le peintre et poète William Ritter (Marius Michaud) et de ses

relations épistolaires avec Benito Mussolini (Alain Chardonnes). Gillian Simpson se penche quant à elle sur la pensée «fasciste» de l'intellectuel fribourgeois Fred de Diesbach (1907-1994).

Le recueil fait également la part belle à la réflexion sur l'Histoire avec un grand H, qu'on lit par exemple dans la contribution de l'ancien ambassadeur Benedikt de Tscharnier: «Dire l'histoire est un art, un art aussi merveilleux que dangereux. Car sur ce vaste champ, les plantes sont fort diverses. Nous y trouvons le lys odorant de la mystification et la rose éclatante de l'apparat; l'orchidée d'une troublante perfection et la petite marguerite de la modestie; la mauvaise herbe de la manipulation, la mousse du bas de gamme et la graminée desséchée de la réduction...» Dans le même registre, Gilbert Coutaz propose une réflexion originale sur l'une des facettes des relations entre historiens et archivistes, à travers une analyse du Code international de déontologie des archivistes de 1998. Enfin, François Jequier consacre un abondant chapitre au débat suscité en Suisse Romande dans les médias entre 2007 et 2008 par la parution controversée de trois ouvrages de vulgarisation sur l'histoire suisse.

Le jubilaire Georges Andrey est né en 1934 à Lausanne, de parents fribourgeois. Après un baccalauréat obtenu dans des internats catholiques français, le jeune homme d'alors entreprend en 1960 des études d'histoire à l'université de Fribourg, ponctuées par l'obtention d'un doctorat. Par la suite, il officie comme assistant auprès des professeurs Roland Ruffieux à Fribourg et Erich Gruner à Berne. Il travaille ensuite comme collaborateur scientifique au Département fédéral des affaires étrangères, tout en ayant des charges de cours d'histoire moderne et d'histoire des médias à l'Alma Mater fribourgeoise.

Tout au long de sa carrière, Georges Andrey a publié abondamment sur les thèmes qui lui sont chers: la sociologie électorale suisse, les relations franco-suisse, l'histoire fribourgeoise, l'histoire culturelle et celle du journalisme. On a beaucoup parlé de ce prolifique auteur ces dernières années, notamment au travers de son opus à succès, paru en 2007, proposant une lecture simplifiée de l'épopée nationale: *L'histoire de la Suisse pour les Nuls* (lire page 195).

wSamuel Jordan